

MON CŒUR  
CONTRE LA TERRE

ÉRIC DE KERMEL

# MON CŒUR CONTRE LA TERRE

Roman



**VOIR DE PRÈS**

© Éditions Eyrolles, 2019  
© 2020, Voir de près pour la présente édition  
Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-243-1

**VOIR DE PRÈS**  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*À Sidonie, Maxime, et Pascale  
À ma mère  
À mes amis de la Clarée,  
Aux colibris,  
Merci de vous battre encore et toujours  
pour la grande faune à quatre pattes,  
l'alouette et le courlis cendré, les coquelicots  
et le petit monde minuscule des prairies  
comme des océans...*

## Préface

Pour relever l'immense défi du dérèglement climatique et de la sixième extinction de masse des espèces, il ne suffit pas d'être assommé de chiffres et de constats. Il ne suffit pas de comprendre que la situation est grave. Nous avons besoin de le ressentir. De laisser cette réalité nous traverser, nous bouleverser. Pourtant, cela n'est pas non plus suffisant. Notre réaction ne peut se nourrir uniquement d'angoisse, d'urgence ou de colère. Elle a besoin de notre créativité, de notre sensibilité et, oserais-je le dire, de notre amour. Ce que la maladie du climat et de la biodiversité cherche à nous dire est certainement que nous nous sommes dangereusement coupés de la nature, non seulement des écosystèmes dont nous sommes interdépendants, mais aussi de notre propre nature. Abrutis de stimulations colorées sur de petites plaques de verres rétroéclairées, suractivés par les tombereaux d'emails, de notifications, la trépidation des métropoles, la succession

des informations en continu, nous ne faisons plus suffisamment l'expérience du silence, de la contemplation, du lien. Éloignés du rythme des saisons, des plantes, des marées, nous ne percevons plus les signaux qui pourraient nous ramener à l'équilibre. Ainsi perfusés de divertissement, abrutis de travail, nous progressons de notre mieux dans les méandres quotidiens et assistons à la terrible dégradation de la vie sur Terre, impuissants.

Éric de Kermel connaît bien la vallée de la Clarée (« celle qui éclaire ! ») dont il parle ici. Il connaît les étoiles, le son des torrents et des rivières, le crissement de la neige sous les pas, le nom des arbres et des plantes, les bergers et les refuges, il connaît le silence et la nuit.

À travers l'itinéraire d'Ana, prise au milieu de toutes ces contradictions, en racontant l'histoire de ce petit microcosme du refuge de montagne et du monde sauvage qui l'entoure, il nous plonge dans une réalité sensible, nous fait traverser l'écartèlement, la peine, la révolte, l'absurdité du monde politique, nos ambiguïtés face aux animaux qui partagent notre espace, la

filiation, la maladie, la mort, pour nous conduire sur l'autre rive. Où une forme de réconciliation est possible. Où l'amour de la nature peut nous donner le courage de la protéger. Où l'amour de l'autre, la paix intérieure, peuvent redonner du sens à notre présence sur cette planète.

À travers un récit initiatique, porté par la tendresse et la foi en l'humain, Éric de Kermel nous propose une expérience susceptible de nous interroger et pourquoi pas de nous transformer.

Avec simplicité, il nous invite à « ne pas nuire ».

Ce qui, par les temps qui courent, est loin d'être inutile.

Cyril Dion

## À l'autre bout de moi

6 h 34. C'est l'heure à laquelle le train de nuit en provenance de Paris arrive à Briançon.

Heureusement qu'il existe encore des trains de nuit. Des trains qui ne sont pas seulement pour les voyageurs qui ont une carte Fréquence et prennent le TGV comme un métro, travailleurs migrants qui retrouvent Saint-Malo, Avignon ou La Rochelle le temps d'un week-end. Le Paris-Briançon sera sans doute le dernier train de nuit de la SNCF. Il deviendra alors une expérience, un voyage rare, un Transsibérien à la française. On en parlera dans les salons parisiens comme d'un vieux vinyle de Duke Ellington trouvé chez un disquaire de Saint-Germain.

Habituellement je dors très bien dans le train. Dès le départ j'ai déjà l'impression d'être arrivée. Je laisse sur le quai mes préoccupations parisiennes et mes songes me précèdent dans la montagne.

Mais là, je n'ai pas dormi de la nuit. J'ai sauté dans ce train comme un passager clandestin qui prend la fuite. Le tacatac des roues sur les rails n'a pas réussi à calmer mon cœur en bataille.

Le regard perdu, incapable de me calmer pour laisser le sommeil me prendre. Incapable aussi de fixer mon attention sur le livre que je trimbale au fond de mon sac. J'ai relu cinquante fois la même ligne qui ne s'imprimait pas au-delà de ma rétine. Je n'ai cessé de me débattre dans l'éternelle couverture marron de la SNCF digne d'un paquetage de bidasse. Ma nuit s'est passée à regarder les ombres et les lumières alterner sur le plafond de ma couchette.

Je suis à bout. À bout de moi. À l'autre bout de moi. Un endroit dont je ne connaissais pas l'existence. Il y fait si sombre.

La montagne.

Retrouver les Alpes.

La vallée de la Clarée.

Ça relève de l'instinct de survie. Si je n'avais pas quitté Paris en plaquant tout, je crois que je serais aujourd'hui plus en danger qu'un funambule sur un fil par temps de mistral.

Devant la gare, trois taxis attendent les naufragés de la nuit. Il m'en suffit d'un.

— Bonjour, monsieur. Je vais à Névache, à la Fruitière de Fontcouverte.

— Bonjour, ma belle dame. Désolé, mais je ne suis pas équipé. Je peux aller jusqu'à la ville haute mais ensuite il faudra continuer à pied.

— Je pensais que maintenant ils déneigeaient jusqu'à Fontcouverte ?

— Ah non... Mais vous pourrez louer des raquettes à Névache. Et finir à pied.

— Merci.

— Vous êtes en vacances ?

— Non... enfin oui...

La voiture quitte la nationale qui rejoint le col de Montgenèvre puis l'Italie et s'engage dans la vallée de la Clarée.

Névache – quinze kilomètres.

J'ouvre la fenêtre. L'air glacial me fouette le visage. Une gifle ; une gifle d'amour.

À chaque fois que j'arrive en montagne, je réalise qu'en ville je vis en apnée.

Paris, ce n'est pas Le grand bleu mais Le grand gris. On n'y croise pas le regard des

dauphins mais celui de l'homme en gris, de la femme grise, même les enfants sont gris, comme si ce n'était plus leur visage qui reflétait l'enfance mais le bitume qui se reflétait dans leurs yeux.

Je suis sûre que l'enfant de la montagne reste un enfant plus longtemps. Et c'est bien ainsi. À quoi ça sert de quitter l'enfance trop tôt ? Aujourd'hui, c'est moi qui ai pris la couleur du bitume et l'enfant qui court sur les trottoirs de mon âme est perdu, se cogne à la lumière comme les insectes à celle d'un réverbère blafard.

— Hé, ma belle dame. J'ai pas envie d'attraper la crève moi !

— Désolée, c'était indispensable, je voulais juste m'assurer que ça existait toujours.

— Quoi ? Le froid ?

— Non. L'air d'ici, l'air qui a le goût de l'air.

— Ça leur fait toujours ça aux Parisiens. Ils nous parlent de l'air de la montagne comme d'un grand cru de Bourgogne.

— Oui... C'est vrai... Mieux qu'un grand cru de Bourgogne... C'est un grand cru d'oxygène.

Les Alberts, Le Rosier, Val-des-Prés, Plampinet. Dernier hameau avant la grande ligne droite à travers les pins.

La Clarée !

Je sais qu'elle est là, au milieu des arbres. C'est le nom de la rivière. C'est plus que le nom d'une rivière, c'est celui d'un autre monde où le temps ne se conjugue plus qu'au présent. Un monde où le soleil éblouit la nostalgie. Je sais qu'elle coule à quelques mètres.

J'ouvre de nouveau la fenêtre.

— Juste une minute, monsieur.

— Dites-moi, vous manquez vraiment d'air vous !

— Non. Je voulais entendre la rivière.

Me voilà rassurée ; un peu calmée. C'est rassurant l'éternité.

La Clarée est éternelle. Comme le Thabor, l'aiguille Rouge, la Noire, ou la pointe des Cerces.

— Terminus. Tout le monde descend !

— Merci, monsieur.

— Bon séjour, ma belle dame. Y a pas grand monde debout à cette heure.

— Ce n'est pas grave. Au revoir, monsieur.

La route de la vallée est une impasse. C'est pourtant mon issue de secours.

Les étoiles semblent à portée de main. La Grande Ourse, le boudrier d'Orion, Cassiopée, et l'étoile Polaire se distinguent encore sur la carte du ciel avant que le jour ne l'efface. À cette heure-ci, elles basculent vers l'Italie. Peut-être ont-elles envie d'un *cappuccino*.

Les étoiles, elles, ne sont pas éternelles ! Je n'imagine pas que le monde puisse tourner comme avant, le jour où l'on ne verra plus l'étoile Polaire ! Comment feront les navigateurs, les alpinistes et les bergers quand elle aura disparu ?

Peut-être que toute notre histoire aurait été différente si les Rois mages n'avaient pas suivi cette étoile. Peut-être seraient-ils allés déposer leurs cadeaux au pied du berceau d'un bébé éthiopien ou d'un petit Inuit... Gaspard, Melchior et Balthazar en Alaska !

La première fois que je suis allée en Norvège, au Spitzberg, Åsmund Asdal, un ami biologiste, m'avait montré sur son écran une représentation en trois dimensions du ciel : chaque astre bien positionné par rapport à ses frères, et à la Terre. Il